

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 21

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188742>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les lignes suivantes, extraites du protocole des séances de la Municipalité de Lausanne, à la date du 31 août 1804, témoignent suffisamment de la répugnance générale que la vaccination inspirait à l'origine :

« Un avis ainsi conçu sera publié au son de la caisse : Les médecins de cette ville s'étant réunis en comité de vaccination, qui se rassemblera les lundi, mercredi et samedi, de 11 h. du matin à 1 h. après midi, les parents dont les enfants n'ont pas eu la petite vérole sont invités à profiter de cet acte de bienfaisance absolument gratuit. Le comité garantit ceux qui seront soumis à cette opération de tout danger qui pourrait en être la suite, et qu'ils ne prendront jamais la petite vérole, promettant 100 francs à tous ceux qu'il aura fait vacciner et qui, après avoir eu la vaccine, reprendraient la petite vérole, naturelle ou inoculée. »

Le principal argument mis en avant aujourd'hui contre la vaccination est celui de la possibilité d'introduire avec le vaccin une maladie infectieuse. Le fait est plus que discutable; il ne peut être nié. Mais on peut espérer que les résultats favorables obtenus, après une expérience de 4 ans, par le vaccin animal de Lancy, qui sera désormais distribué gratuitement à nos vaccinateurs, dissipera toutes les craintes.

Voici, pour terminer, quelques détails sur l'installation de M. Haccius.

L'étable de Lancy, qui peut loger cinq veaux ou génisses, est constamment aérée, propre, désinfectée. La litière est combinée de façon à éviter toute irritation des piqûres, souvent au nombre d'une centaine. — La nourriture des animaux se compose exclusivement de lait et d'œufs. — Une table mécanique, sur laquelle l'animal est couché, facilite l'inoculation et la récolte du cow-pox. — Les instruments dont on se sert sont passés à l'acide phénique et lavés à l'eau bouillante. Si l'animal ne jouit pas d'une parfaite santé, on ne récolte pas le vaccin. On ne prend, du reste, que des veaux qui pèsent de 100 à 200 kilos. — Quelques heures après la récolte du cow-pox, qui a lieu dès le cinquième jour, l'animal est conduit à l'abattoir où il est procédé à l'examen de ses organes, par un inspecteur désigné par le Département de Justice et Police. Si le poumon offre quelque lésion tuberculeuse, le vaccin est détruit. Pour l'expédition, le vaccin est recueilli sous deux états différents, la *lymphe* et la *pulpe*. La lympe est mise en tubes capillaires, et la pulpe préparée entre deux plaques de verre, ou en très petits flacons. Cette dernière se conserve mieux et donne des résultats plus nombreux.

L. M.

Lausanne, le 18 mai 1885.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi d'ajouter quelques lignes, qui me semblent faire suite à l'article publié dans votre précédent numéro sous le titre : *Le mari et la femme dans le ménage*. Puisqu'il y est fait mention de leurs dépenses réciproques, il est juste de remarquer que, si c'est le mari qui prêche l'économie, il n'en donne

pas toujours l'exemple. Ainsi, quoique Madame ait une somme fixe pour ses frais de ménage, elle sait attendre avec patience jusqu'à la fin du mois, en retournant bien des fois dans sa main un écu de cinq francs, avant de le dépenser pour l'achat de quelque objet de fantaisie ou même de réelle utilité.

Monsieur, lui, n'attend pas la fin du mois; il s'accorde journellement ses petits plaisirs. A dix heures, c'est la chope, à la brasserie voisine; un peu plus tard, le vermouth ou l'absinthe (ce poison vert); après dîner, l'indispensable tasse de café, accompagnée du petit-verre; puis, à 4 heures, une nouvelle chope ou autre consommation avec un ami, — qui, par hasard, se trouve toujours là... — Ces malheureuses occasions de sortir, d'aller « piquer quelque chose », — pour me servir du langage adopté par nos seigneurs et maîtres, — il les déteste, dit-il, il fait son possible pour les éviter, mais il ne peut cependant pas refuser l'aimable invitation d'un ami, d'un voisin, d'un visiteur venu de loin, etc. Ce sont de ces nécessités regrettables, mais auxquelles il n'est pas possible d'échapper.

Comme vous le pensez, la femme doit s'incliner devant de tels arguments.

Le soir, quand Monsieur a fermé son bureau, son magasin ou son atelier, naturellement il ne peut pas aller s'enfermer dans son appartement en compagnie de sa femme et de ses enfants; c'est vraiment trop monotone après le travail de la journée; sa tête, sa pauvre tête fatiguée a besoin d'air, de distractions, de nouvelles. C'est dans ce but hygiénique et salubre qu'il va s'installer dans l'atmosphère enfumée d'un café, non pas précisément pour consommer, mais plutôt pour lire les journaux, car un homme intelligent, un homme d'affaires ne peut pas rester étranger aux événements politiques; il faut qu'il sache ce que font les cabinets européens.

Malheureusement on constate qu'une fois au café, les journaux sont sa moindre préoccupation, mais qu'il fume beaucoup de cigares, — autre dépense, — qu'il s'entretient le plus souvent de banalités et ne néglige point les rafraîchissements.

Tel est le matin, tel est le soir.

On reste au-dessous de la vérité, en évaluant à 2 francs la dépense quotidienne qu'entraîne cette manière de vivre, soit 730 francs annuellement, sans compter l'imprévu.

Vous voyez, monsieur le rédacteur, que si Madame s'accorde, dans le courant du mois, une petite fantaisie de 5 francs, qui lui est utile, son mari ne se gêne pas d'en dépenser 60, tout en nuisant à ses affaires, à sa santé et en colorant petit à petit certaine partie saillante de son noble visage.

Et, à la fin du mois, lorsque la bourse de Madame est vide, il faut s'adresser à Monsieur, qui, en livrant péniblement ses écus, n'oublie pas de faire son sermon accoutumé sur l'économie et la nécessité de retrancher tout ce qui n'est pas absolument indispensable.

Je termine, monsieur le rédacteur, avec l'espoir que ces quelques lignes seront approuvées par les lectrices du *Conteur*, et qu'elles s'empresseront de les lire à leurs maris. De cette façon, ces messieurs entendront quelques vérités qu'ils auraient sans

doute fort mal accueillies venant directement de leur chère épouse. Si ce sont des hommes de cœur, ils me donneront raison ; si, au contraire, ce sont des égoïstes ou des endurecis, ils riront..... ou peut-être se corrigeront !...

Espérons-le, pour la paix du ménage.

Une abonnée, mère de famille.

Un petit souper, dont le menu se composait principalement de pieds de pores, réunissait dernièrement, au café Röthlisberg, à Yverdon, un certain nombre d'anciens Zofingiens. Le repas fut simple, mais la gaité, qui ne cessa d'y régner, ne fit que redoubler, lorsqu'un des convives offrit comme dessert la jolie pièce de vers qu'on va lire :

La mort du cochon.

Entonnons un chant d'allégresse !
Depuis le temps que je l'engraisse,
Ce porc va sauter dans sa graisse
Et geint déjà comme un damné !
Qu'on range, près de la courtine,
Tous mes couteaux, la grande tine
Et le trébuchet, guillotine
De ce vulgaire condamné.

Oh ! l'on frémit alors qu'on jauge
Ce que ce goinfre dans sa bauge
A vu dégringoler dans l'auge !
Et vraiment l'esprit se confond !
Oui, je frémis lorsque je pense
A la formidable dépense
Que nous cause sa grosse panse,
Véritable tonneau sans fond.

Digne neveu de Méléagre,
Il est têtue comme un onagre,
Pansu, poussif et puis podagre ;
Car tout à l'heure il trébuchait
En avançant d'un air austère
Vers le lieu sacré du mystère
Où bientôt, en quittant la terre,
Il rougira le trébuchet.

Et le martyr qui se démène,
A son bourreau qui le malmène,
Rappelant sa nature humaine,
Gémit étendu sur le flanc.
Quand soudain, le boucher rapide,
D'un coup, tranche la carotide,
Et la vie, en pourpre liquide,
Jaillit dans le seau de fer-blanc.

Sous le froid tranchant qui le larde,
Sentant déjà que la camarde
Envahit jusqu'au péricarde,
Il crie et mène un train d'enfer,
Jusqu'à ce que la Parque avide,
Secouant ce corps qui se vide,
Blanchit de sa houppe livide
Le groin troué de fil de fer.

Allons ! dans la tine d'eau chaude,
Dit le charcutier, qu'on l'échaude !
Son œil luit comme une émeraude !
Il a l'accent d'un convaincu,

Quand soudain retroussant sa manche,
Il lance comme une avalanche
Ses soldats armés de poix blanche,
Sur le cadavre du vaincu.

Sans aucun respect pour ses affres,
Prévoyant de prochaines baffres,
L'artiste en deux ou trois balafres,
Fait quatre pieds prêts pour le gril.
Et puis, sublime facétie,
En commençant son autopsie,
Le monstre, pour graisser sa scie,
Détache un disque de nombril,

Holà ! Calez bien la machine !
Et retournons sur son échine
Cet énorme magot de Chine,
Ce gros émule d'Abélard !
Et maintenant que l'on contemple,
Dans le recueillement du temple,
Ce grand et magnifique exemple
De dix centimètres de lard !

Mes bons amis, tout à la joie !
Notre patriarche a le foie
Ferme et grassouillet comme une oie ;
Il n'est ni trop mou, ni trop sec !
Nous allons le mettre en saucisse,
Et pour peu qu'elle réussisse,
Au baptême du gros Narcisse,
Nous mettrons des porreaux avec !

Puis, quand la peau parcheminée
Par trois mois de la cheminée,
Où nous l'aurons acheminée,
Frisotera sur le jambon,
Au repas du prochain baptême,
(Toujours d'après l'ancien système)
Nous chanterons sur ce vieux thème :
Mangeons en tous, car il est bon !

Voici venir l'instant suprême !
Mélant au sang un pot de crème
Qu'il fouette et bat avec système,
L'homme devient Robert Houdin ;
Car soudain cette masse informe,
Sous ses doigts graisseux se transforme,
Et devient un serpent énorme,
Noir et visqueux. — C'est le boudin !

Au fond du bassin qui l'enserme
Il ne reste plus qu'un viscère
Pâle et gluant comme un ulcère.
A qui la poche ? La veux-tu ?
Et riant de la facétie,
On voit l'enfant de l'Helvétie,
Dans un coin gonfler la vessie,
En soufflant dans un gros fétu.

Tout est fini ! — Dépouille informe !
Disparais dans l'ancre difforme
De cette cheminée énorme !
Dès longtemps elle attend ta mort ! —
Et là-haut sur l'âtre enfumée,
On aperçoit dans la fumée
Que le genièvre a parfumée,
L'apothéose d'un grand mort !